

Patchwork pour élite et démocratie

par le collectif

Culture, terme protéiforme et insaisissable s'ouvrant sur une immensité de significations qui permettent les dialogues entre sourds, les monologues, les tirades, les soliloques et, parfois, les échanges. Dans ce texte, on restreindra « culture » à son acception dans l'expression « homme de culture », qui désignera une personne avec un langage soigné, très à l'aise avec les discours et, en particulier, avec les commentaires. Commentaires qui, éventuellement, en commentent d'autres dans une spirale sans fin — dans ce contexte *fin* garde ses deux significations de but et de point d'arrêt. Mais, les commentaires d'un discours, à cause de l'ambiguïté de ce dernier, ne sont-ils pas nécessairement sans fin (sans point d'arrêt) et donc sans fin (but) ? Ou l'inverse ?

Souvent l'homme de culture (ou homme cultivé), est opposé à l'homme de science, à l'homme d'action et à l'artiste qu'on regarde avec suspicion quand ils ont l'air d'être cultivés, car ils ont un côté actif que l'homme cultivé à l'état pur n'a pas (c'est pour cela que l'homme cultivé déborde si facilement dans l'érudition et la pédanterie). Si on était pédant on les appellerait... *cultivants*. L'homme de science, pour pouvoir interpréter les résultats de ses recherches, devient aujourd'hui de plus en plus cultivé mais, du même coup, lentement et inexorablement, il fait glisser le sens de « cultivé » vers le « cultivant » : c'est-à-dire vers l'actif, le pragmatique, l'anti-méditatif. On oubliera donc l'homme de science cultivé comme l'on oubliera la figure de l'artiste¹ cultivé — figure singulière lui aussi, que la culture souvent met au pas. Pound, Joyce et Flaubert, les trois artistes modernes qui essayèrent des oeuvres encyclopédiques sont des grandes exceptions — mais, par contre, on aura quelques mots à dire sur l'action.

L'homme cultivé, pour prendre des exemples de notre patelin, aime la littérature française (des écrivains québécois, il n'aime pratiquement que Ducharme mais, surtout, il haït Tremblay) ; il est maniaque des belles tournures de phrase (c'est pour cela qu'il s'abreuve à longueur de journées à la fontaine de Saint-Simon et de Chateaubriand) ; il ne supporte pas la vulgarité de certains spectacles de la télévision ; il est profondément antiaméricain et il préfère les magrets de canard à la soupe *Habitant* (sur laquelle, par contre, il pourrait faire une étude très brillante : histoire de montrer qu'il a des racines, même s'il est contre toute sorte d'ancrage) ; il défend le collège classique et il ne comprend pas comment on peut accepter le laisser aller de l'école publique (lui, pourtant, il y a cinq ans, il a tout laissé aller : femme, enfants et engagement politique pour suivre une pépette de dix ans plus jeune que sa fille). Bref, il est pour une culture d'élite et il croit que l'industrie culturelle (ou l'industrie tout court) a détruit tout ce que jadis faisait le bonheur² des élites — c'est d'ailleurs quand il analyse les rapports entre les élites culturelles et les élites économiques que sa virtuosité dans la manipulation du langage rejoint son apex. Dans sa logique il n'est surtout pas dérangé par les raisonnements circulaires car il peut toujours s'appuyer sur un philosophe allemand quelconque pour les défendre.

Antipathique cet homme cultivé, n'est-ce pas ? Oui, mais humain car, en bon humain, il s'attache au *peu* que il a et le défend contre vents et marées : plus ce *peu* est peu et plus il faut le

¹ La marque de commerce de l'artiste c'est son style. Celle de l'homme cultivé c'est son objectivité qui souvent se révèle une simple absence de style (qui, avec les armes de la raison, il pourrait défendre dans un court essai — c'est plus « vendeur » — comme un nouvel style.)

² En passant il oublie que le rapport entre culture et bonheur a toujours été très difficile et que l'annulation du mariage de ces deux déesses a été décrétée, très souvent, par « non consommation ».

défendre avec vigueur et intelligence. Mais *peu* n'est surtout pas synonyme de sans importance – qui ignore l'importance d'un regard qui ne dura pas plus d'une seconde ? ou de quelques grammes de safran dans un risotto à la milanaise ? ou d'un mot terrible qui força le larynx de votre amant ? ou de la petite phrase de Parizeau sur ethnique et argent ? Le *peu* des hommes cultivés, lorsqu'il n'est pas laissé tout seul, peut rendre la vie bien plus agréable (vu que, d'une manière ou d'une autre, nous aussi nous nous mettons dans les cistes des hommes cultivés, il faut bien que nous les défendions – honnêteté oblige !).

Il ne faudrait pas confondre l'image que l'on vient de donner de l'homme cultivé avec les stéréotypes de l'homme qui traite la culture comme la confiture ou qui tire avec de gros calibres quand il devrait travailler au fleuret (et vice versa) : c'est-à-dire de l'homme qui est toujours sur un autre plan qui, bien sûr, est le bon ! Notre homme cultivé en est un vrai : sa bibliothèque est remplie de livres mais il ne dira jamais qu'il les a tous lus, par contre quand il a « besoin » d'un auteur il sait où le trouver. Le fait d'en être un vrai lui donne souvent un air condescendant, hautain et méprisant qui, malheureusement, est souvent directement proportionnel à la culture. Il croit faire partie d'une élite, et cela n'est pas un mal en soi, mais il croit aussi, et cela est terriblement dérangeant, que l'« élite culturelle » est... plus élite que les autres (celle du hockey ou de la pègre ou des collectionneurs de timbres, par exemple). L'élite des élites, quoi !

Depuis que Dieu nous a donné la parole (ou, selon un autre mythe, depuis que l'animal a appris à parler), elle a toujours fait des pieds et des mains pour avoir le dessus sur l'action, la parole ; rusée comme une guenon (ou comme Jarnac) elle a réussi à imposer à l'action qu'elle se justifie avec des paroles³ devant le tribunal de l'histoire. Parfois l'action se rebelle, ce qui n'est pas nécessairement négatif, si on considère que la parole est souvent prête à tout (c'est bien ça sa force) : elle a bien été capable de justifier le nazisme, la télévision, Pol Pot, le travail des femmes à la chaîne de montage, etc. Pourquoi, ceux qui, de la manipulation de la parole, se font un honneur ne devraient-ils pas dire que leur art est un art supérieur à tous les autres ?

L'élite des élites non, une élite bien spéciale oui. Bien spéciale, car elle à le soin de garder, dans le creuset de la parole, le souvenir brûlant du passé (et donc entre autres, et malheureusement surtout, de ce que les élites firent ou, plus correctement, de ce que des hommes cultivés dirent qu'elles firent). Elle est spéciale aussi parce que, pour y entrer, on a besoin seulement de bien maîtriser la parole, le don humain par excellence⁴ et apanage de tous. Bien ? Qui établit ce qui est bien dans ce domaine qui semble être le royaume de l'opinion ? Les élites de la parole, bien sûr ; ce qui nous amène sur le terrain à sécurité maximum de la circularité – le fait (la chance) est que, dans la parole, la sécurité maximum n'existe pas : même le discours le plus policé peut cacher des bombes à retardement qui ne feront peut-être pas sauter l'élocuteur mais qui obligeront ceux qui suivent à vivre avec les éclats de phrases qui, pernicieusement, se seront infiltrés dans le corps de tous les discours proches du lieu de l'explosion. Mais, peu importe

³ L'inverse a été aussi vrai, il suffit de penser aux duels où l'action fixait la vérité. Mais, généralement, il s'agissait (ou était considéré par les hommes cultivés) comme des anomalies ; anomalies qui sont pratiquement disparues dans notre société Occidentale en créant ainsi le danger que l'action se rebelle dans des actes complètement gratuits (qui permettrons bien sûr aux hommes de parole de gloser, car ils ne croient pas au hasard et, souvent, à la gratuité non plus).

⁴ Une lectrice ayant la dent contre l'homme cultivé pourrait à ce point insinuer que ce sont encore les hommes cultivés qui ont décrété cela.

comment on définit le « bien », ce qui est certain c'est que pour y entrer il faut accepter certaines règles⁵ et que la règle de base c'est qu'il faut très bien maîtriser l'outil (absit iniuria verbo) langue.

Quelle langue ? Le joual de Pointe Saint Charles ? Le français international de Radio Canada ? Celui des classiques ? Celui imagé et à l'accent terriblement fermé des campagnes ? Celui parfaitement lubrifié de Marcotte et de Larose ? Ou, pour finir avec un inclassable, celui tout pointes et courants d'air de Ducharme ? Toutes. « Des belles théories, mais le fils décrocheur d'un chômeur de Pointe Saint Charles (pardonnez l'image d'Épinal) part avec un handicap énorme » dira l'homme cultivé de gauche.

Pas sûr.

Ce qui est certain, c'est qu'il sera toujours dans une situation d'infériorité sociale toutes les fois qu'il sort de son milieu s'il ne maîtrise que le joual. Mais, ce qui est encore plus certain c'est que s'il apprend le français des « classiques » il aura des énormes avantages intellectuels sur ceux qui connaissent seulement les classiques. Cet avantage lui viendra d'une part de l'effort qu'il aura fait pour maîtriser la nouvelle langue (effort qui pourrait lui donner l'habitude de plier l'échine et obéir mais aussi le contraire : la résistance aux difficultés et l'engagement pour l'émancipation de ceux qui l'entourent) et de l'autre du fait que le joual sera un lest pour empêcher que la montgolfière des belles expressions le porte dans une atmosphère sans oxygène. Qu'il veuille percer à l'intérieur des institutions (carrière) ou qu'il veuille lutter pour les changer (engagement social) il aura besoin de maîtriser la langue des « maîtres ». La maîtriser veut aussi dire en connaître les règles même les plus stupides, savoir les appliquer pour, éventuellement (mais ceci est moins important), les contester. Ça veut dire que seulement en devenant un homme cultivé il pourra effectivement espérer contribuer à l'émancipation des siens.

Le pouvoir est aussi (surtout) sur la pointe de la langue.

On pourrait rétorquer, toujours en partant d'une optique faussement radicale : pour une personne qui obtient ce que l'on vient de présenter, il y en aurait cent qui se perdent. On peut imaginer qu'en disant « se perdent », notre critique veut dire qu'ils ne seront pas capables de s'intégrer aux institutions dans de bonnes positions (cadres, professionnels, enseignants, etc.). Ce qui est certain c'est qu'ils n'auraient pas pu obtenir ces positions avec le joual seulement non plus. Il faut espérer qu'un jour il y aura une commission scolaire qui, pour aider les moins privilégiés ou pour conserver un patrimoine culturel – nous dira-t-on –, demande qu'on enseigne le joual à Pointe Saint Charles, car, comme aux États-Unis à propos de l'Ebonic⁶. On aurait alors droit à des débats qui mettraient en évidence, si on en avait encore besoin, que la gauche progressiste continue à glisser sur les pelures de slogans pourris tandis que la « droite » et les industriels, malgré eux, défendent le progrès⁷ avec des arguments pareillement pourris. Dans ce cas, il serait un devoir de la nouvelle gauche (celle qui n'a jamais abandonné les idéaux d'une société plus juste libérée de l'esclavage du travail salarié, celle qui ne s'est pas laissé entraîner par la chute d'aucun mur dans le marais du moralisme) de lutter pour une « culture

⁵ Inutile de souligner que la règle qu'il n'y a pas de règles est une des règles les plus restrictives car elle oblige à un travail systématique (en règle ?) de destruction des règles qui ont permis d'arriver là où on est.

⁶ Langue vivante selon certains, langue très pauvre, selon d'autres, des noirs américains. Les deux visions ne sont pas nécessairement contradictoires !

⁷ Progrès dans le sens de libération du travail.

élitiste » fondée sur les classiques contre les vrais « racistes », au look *liberal* qui sentent le besoin de faciliter un pseudo-apprentissage des plus défavorisés pour diminuer le décrochage et ainsi avoir plus d'esclaves à bas prix. Et si le joul disparaît à cause du fait que tout ses « fils » ont accédé à une « haute » culture il n'y aura rien à regretter car les « fils » continueront à être aiguillonnés par la pauvreté du joul qui couvrait une richesse sociale explosive.

Aujourd'hui, en Occident, on doit avoir l'audace de combattre pour une démocratie élitiste⁸, c'est-à-dire une organisation politique où les conditions économiques de départ (en ce qui concerne l'accès au monde de la culture⁹) sont les mêmes et où les individus, avec un va et vient continu dans le temps sur l'esquif de la langue, se confrontent dans des joutes joyeuses. « Tout cela relève d'une utopie enfantine ou d'une confusion profonde » dira notre critique toujours aux aguets. Une autre fois, on lui répondra : pas sûr. Une solution « simple » comme le revenu minimum garanti dans une société où le développement technologique permet de réduire le temps de travail moyen à une vingtaine d'heures par semaine peut être la base démocratique solide sur laquelle les individus se « cultivent ». Voilà donc que l'oisiveté parfois agaçante, souvent creuse, de temps à autre méprisante de l'homme cultivé deviendrait une nouvelle norme autour de laquelle, comme jadis autour du travail, on construirait les nouvelles relations sociales.

⁸ Surtout pas populaire !

⁹ Toujours dans le sens restreint !